

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 120 (1975)
Heft: 3

Artikel: Feuilles éparses
Autor: Moine, Virgile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343935>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Feuilles éparses

Sous le titre « Feuilles éparses », le colonel EMG Virgile Moine, ancien directeur militaire du canton de Berne et ancien commandant de brigade frontière, a publié dans *Les Intérêts du Jura, Bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura*, des souvenirs civils et militaires. Nous remercions le colonel EMG Moine et la rédaction des *Intérêts du Jura* de pouvoir en reproduire des extraits à l'intention des lecteurs de la *Revue militaire suisse*.

(La Rédaction)

I. 1914-1918

LES JOURS BRÛLANTS DE L'ÉTÉ 1914 À LA TÊTE D'ÉTAPE DE MOUTIER

A 14 ans, quelques poils follets au menton et des cheveux en épi marquant la fin de l'enfance, je suivais d'un regard d'envie les longs convois militaires qui marchaient vers la frontière. La vie redevenait lentement normale. Nous, les écoliers, on pensait bien que les vacances se prolongeraient, car nos classes abritaient des troupes de passage à Moutier, et plusieurs maîtres étaient sous les drapeaux.

Quelques événements-chocs avaient bouleversé petits et grands: la violation de la Belgique par les armées du kaiser — on pensait à la fable du loup et de l'agneau — la conquête foudroyante de la Haute-Alsace par le général Pau, un illustre manchot, et l'entrée triomphale des Français à Mulhouse. Affecté comme scout en qualité d'estafette à la tête d'étape, j'avais la chance de suivre les opérations sur une carte d'état-major. Un fourrier y déplaçait, au fur et à mesure du reçu des nouvelles, de minuscules papiers coloriés percés d'une épingle et représentant le flux et le reflux des armées aux prises. Comme je m'acquittais avec zèle, enfant de troupe de ce cénacle de « vieux » messieurs, de tâches plus domestiques que martiales — ravitaillement en journaux et en tabac, remise de plis fermés aux centraux télégraphiques de la gare et du village — on finit par m'admettre dans le saint des saints où, pouvant consulter la carte mystérieuse des opérations, je retrouvais des noms familiers entendus mille fois à Montignez et à Bonfol et qui évoquaient des horizons aux lignes bleues, limites de mes évasions enfantines: le Ballon d'Alsace, le Ballon de Guebwiller, la Schlucht, Thann, Massevaux, le Sundgau, Altkirch, Dannemarie, la Largue, l'Ill... Je frémissais d'aise, comme le gros public, en prenant connaissance des

succès français, alors qu'à la tête d'étape on craignait un traquenard du commandement allemand.

Puis il y eut d'autres cartes qui tapissèrent les murs du bureau : un front étendu, de la frontière suisse à la mer du Nord, sans grands détails. Et des noms me reviennent en mémoire : les forts de Liège et le général Lémane, Charleroi et la bataille des culottes rouges et des saint-cyriens à casoar blanc, le Grand Couronné de Nancy et le général de Castelnau dont le nom me charmait, Joffre à la bonne tête ronde et pacifique, von Kluck, Galliéni au bec d'aigle et portant lorgnons. Des noms encore : Laon, Craonne, l'Aisne, Reims, dont l'orthographe bravait la prononciation.

Le major Amiguet, très paternel, pour m'aider à tuer le temps, m'avait prêté un dépliant, comme il m'aurait offert un Conan Doyle ou un Gustave Aimard : l'« Ordre de bataille de l'armée suisse », sur lequel s'articulaient en des signes cabalistiques et conventionnels les corps d'armée et leurs fractions jusqu'au bataillon. Ce tableau synoptique m'intéressa tant qu'il rejeta dès lors dans l'ombre toutes les tables en « ique » — divisions géologiques, classifications botaniques, éléments chimiques, etc. — que s'efforcèrent de m'ingurgiter, au cours de mes études, de savants et consciencieux pédagogues. Il m'imprégna si bien que mon intérêt pour l'armée en fut définitivement fixé.

Le capitaine Boissonnas, de son côté, surestimant mon jugement de potache, me passait régulièrement la *Gazette de Lausanne* et le *Journal de Genève*, dont j'avais jusqu'alors ignoré l'existence ou presque. Ces quotidiens, que j'avais le temps de lire presque de bout en bout, me révélaient subitement, sur la situation générale, des articles dont je ne pouvais cependant saisir tout le sérieux, la subtilité et le sens civique. Mais je sentais, au-dessus et au-delà de mon intransigeance franco-ajoulote et de mon exclusivisme jurassien, des appréciations nuancées, profondément suisses, francophiles certes, mais dégagées de tout chauvinisme. Ce qui ne m'empêchait pas de sauter sur mon vieux *Démocrate*, que je lisais avec avidité, mais d'un œil plus critique.

Vers la mi-septembre, les mouvements de troupes avaient cessé dans la région de Moutier. La tête d'étape fut repliée. Je rendis mon brassard fédéral et mon lourd vélo, plus lourd qu'une charrue, et j'abandonnai, le cœur gros, un poste que je considérais comme le centre du monde et deux officiers qui m'avaient apprivoisé, traité avec bonhomie et canalisé

le besoin de servir qu'ils avaient pressenti chez un ardent galopin qu'on aurait pu traiter comme un saute-ruisseau. Aussi appréhendais-je de retrouver le chemin du collège, une discipline puérile, des examens, des contrôles, du prêchi-prêcha. Cependant, j'aimais l'école : un appel encore obscur me poussait vers l'enseignement, car l'heure approchait de choisir une carrière...

1914-1915: TRISTE HIVER ET HIVER TRISTE

Vers la mi-octobre, on reprit le chemin de l'école. L'esprit studieux se relâchait chez les seniors, car chacun pensait à la libération proche, à la suppression des contraintes scolaires, d'autant plus que nombre d'entre nous avaient remplacé, pendant ces vacances prolongées, les hommes mobilisés. Le travail aux champs, la cueillette des baies et des champignons, le ramassage du bois mort, l'aide intéressée dans les magasins et les échoppes donnaient à l'école un goût amer et suranné. A quoi bon ? Çà et là, l'angoisse s'installait dans les familles privées de travail et de secours substantiels. Les soldats du landsturm, puis ceux de la landwehr avaient retrouvé leurs foyers, qui en septembre, octobre ou novembre. Mais le gros de l'armée était maintenu sur pied, le prix des denrées de première nécessité augmentait, et la nervosité aussi, du moins d'après ce qu'affirmait mon père dont le royaume de Tripoli se vidait de ses habitants rappelés dans leur patrie après achèvement du tunnel, en octobre.

L'intérêt pour les opérations subissait des hauts et des bas ; on observait le brasier à distance, on voyait la flamme danser et menacer, frôler sans brûler jamais. A l'ouïe des succès français et russes, le moral grimpait au beau fixe. On affirmait que la guerre serait de courte durée, que le rouleau compresseur russe écraserait tout et que rien n'endiguerait le flot moscovite. La victoire de Hindenbourg sur Rennenkampf (je ne pouvais croire qu'il s'agissait d'un général russe) en Prusse orientale n'apparaissait que comme un banal incident. On ne parlait plus des Allemands, mais des Vandales, et dans notre classe un mot faisait fureur : la tribu des Goths, formée des Ostrogoths, des Wisigoths et... des saligauds ! « Ils » utilisaient des balles dum-dum, la faim « les » guettait à cause du blocus. Ça ne pouvait pas durer.

A la Marne succéda la guerre de tranchées, la guerre des fourmis. Je lisais les journaux, mais moins avidement, car apparaissaient des

noms nouveaux de régions et de villes sans résonance intime: la Flandre, l'Artois, Arras, Ypres, Dixmude, Nieuport. L'incendie s'éloignait, mais des étincelles nous léchaient soudain. C'est ainsi que le caporal Gœtschel, de Delémont, fils unique d'un brillant avocat et conseiller national, étudiant en droit à l'avenir riche de promesses, trouvait la mort dans un stupide accident dû à l'étourderie d'un camarade de service, dans un poste près de Roggenbourg: une balle laissée dans un fusil l'atteignait en plein cœur lors d'un nettoyage d'arme. Premier enterrement militaire d'un soldat jurassien, fils unique, espoir d'une génération, mourant à 20 ans. Drame comme il s'en passait des milliers sur tous les fronts, mais qu'on ressentait ici dans toute son atrocité et qui pendant quelques jours rejeta dans l'ombre les nouvelles de la guerre.

Il y eut aussi un incident dont mon père parla avec indignation: un officier de cavalerie zurichois avait ordonné à son peloton de tirer sur la gare de Delle, fort heureusement inoccupée. Si les Français, présents, avaient riposté? Excuse des autorités suisses, indignation générale. L'auteur de mes jours, déchargé de la surveillance de Tripoli-Moutier, collaborait avec des collègues bâlois détachés à l'armée pour surveiller les éléments douteux de la région. Comme il avait déclaré que ledit officier devait être fou ou soûl pour avoir agi ainsi, les policiers bâlois se mirent à le bouder comme s'il... était suspect lui-même!

Des obus tombèrent, à peu près à la même époque, sur le Largin, à proximité de Bonfol. Ma mère, inquiète, ne pensait qu'à ses parents laissés au village natal où chacun continuait à œuvrer sans se soucier beaucoup des combats proches, paysans et frontaliers acceptant la folie des hommes comme les caprices du temps. A Moutier, on discutait fort, et les obus ne pouvaient provenir que de canons allemands...

A l'occasion de la Saint-Martin, à la mi-novembre, quand les paysans ajoulots ont rentré toutes les récoltes et achevé les durs travaux, ils bouchoient le porc gras, invitent parents et amis de la ville, festoient et ripaillent trois jours durant en l'honneur du saint le plus gaulois et généreux qui soit. J'avais accompagné mon père à Bonfol, dans la tribu maternelle, puis à Beurnevésin où demeurait un de mes oncles. Ce ravissant village, proche de Réchésy et de Pfetterhouse, alors à la soudure de trois Etats, possède une église rustique, joyau du genre. Elle coiffe le village qui semble sommeiller à ses pieds. Beurnevésin alors ne dormait guère. Chaque maison hébergeait des soldats faisant bon ménage avec

les autochtones. Ceux-ci les ravitaillaient sans en tirer grand profit, et des amitiés, des amourettes, voire des amours se tissaient. Tout semblait très calme, beaucoup plus qu'à Moutier. Il est vrai que la gêne ne hantait pas les foyers paysans. Néanmoins, on n'était qu'à quelques kilomètres du front des belligérants, à son pilier sud. Et mon oncle contait avec force détails l'aventure, narrée souvent depuis, d'une patrouille de uhlands, tout de feldgrau vêtus, fourvoyés en Suisse en croyant explorer vers Delle, arrêtés et désarmés par des soldats ajoulots du landsturm et emmenés à Porrentruy. Banal incident, mais dont on parlait comme d'un fait d'armes entré dans la grande histoire, digne de Tell, de Winkelried et des héros de Morat!

Les gens du lieu ne se plaignaient que d'être obligés de posséder un laissez-passer pour se rendre aux champs jouxtant la frontière, de sorte que nous étions rivés au village. J'avais tant rêvé de me rendre au fameux point 509 dont tout le monde parlait et d'où l'on avait vue sur la vallée de la Largue et les tranchées franco-allemandes!

Au cours de l'hiver, les combattants s'enterrèrent dans des abris gluants. Les poilus hirsutes et le pinard, élixir du soldat, connurent la vogue. Je ne suivais plus les opérations militaires que d'un œil, saisi soudain par l'angoisse d'affronter l'examen d'admission à l'Ecole normale, bien que le directeur Sautebin nous ait tranquilisés, mon ami Gobat et moi. D'ailleurs, dans une volière dont tous les oiseaux ne rêvaient qu'envol et liberté, les amateurs l'emportaient, et nos maîtres, avec raison, se refusaient à forcer la préparation de quiconque et à conduire à l'abreuvoir des ânes repus et sevrés, comme disait H. Rougemont, qui ajoutait: « Il n'y a que les maquignons qui truquent leurs rosses! » Il m'encourageait à embrasser l'enseignement, m'assurant qu'un brillant avenir me sourirait... de la Montagne de Moutier, comme « régent » à 120 fr. par mois, jardin et chauffage compris, jusqu'au rectorat de l'Université de Berne, 600 fr. par mois, sans jardin ni chauffage!

DEUXIÈME HIVER DE GUERRE (1915-1916): MANQUE D'INTÉRÊT, LASSITUDE ET PROCÈS

Dès l'automne, on stoppait la confection des herbiers. Ne lisant les journaux que peu ou prou, on savait que la grosse Bertha tirait sur Paris et que les Serbes se battaient héroïquement dans les Balkans sous

la conduite du vieux roi Pierre. La guerre, à nos yeux, se situait au Vieil-Armand et à Seppois. On repérait les avions, on assistait aux tirs antiaériens de la vallée de la Largue.

Un certain dimanche après-midi, avec quelques camarades, nous avons poussé jusqu'à Lucelle pour contempler à distance le vieux couvent de bernardins, devenu auberge, et son étang aux eaux glauques. Je ne sais pourquoi, on nous permit l'accès à l'extrême frontière. La fanfare d'un régiment de landwehr badois y donnait concert. Tenue feldgrau et épaulettes débordant sur le haut du bras, bonnets ronds à bordure rouge. Des officiers, décorés, gantés, éperonnés, laqués comme pour un salon mondain, arrivaient en break et en tilbury, de Ferrette, de Kiffis et de plus loin. Congratulations, révérences, échanges de politesses et de cigares. Je ne pouvais concevoir qu'ils étaient en guerre. Et le public helvétique, venu des fermes et hameaux voisins, suivait scènes et concert comme au cinéma.

Je conserve un souvenir vivace de cette même époque: la cérémonie organisée, à l'Ecole normale, toutes classes réunies, le 15 novembre 1915, pour commémorer le sixième centenaire de la bataille de Morgarten. Des appels au peuple suisse nous avaient été lus, et M. Germiquet, avec le feu intérieur qui le consumait, expliqua Morgarten à la lumière du temps présent. Deux chants, appris pour la circonstance, avaient rehaussé le programme: l'« Hymne à la Calven », de Barblan, et le poignant chant de la landsgemeinde d'Appenzell. Je me sentais soudain aussi Suisse qu'aux jours anxieux et incertains d'août 1914. Les adolescents se réchauffent vite...

Mais l'atmosphère générale s'assombrit au cours de l'hiver. Une affaire dite des colonels Egli et Wattenwyl échauffait les esprits, jusque dans nos classes où cependant les journaux ne parvenaient pas. Trahison? En faveur des Centraux? On le croyait franchement. Il s'agissait en réalité, comme je l'appris beaucoup plus tard, d'un maladroit et banal échange de renseignements, courant en pareilles officines (donnant donnant), mais qui mettait en doute notre neutralité. On y voyait la main de l'Allemagne, puissante jusque dans l'entourage du général Wille, selon les bruits de la rue. Or, un tribunal militaire acquitta les colonels. Une grande assemblée de protestations eut lieu en ville et plusieurs de nos condisciples externes y assistèrent. On s'énervait même dans notre volière.

Et la critique s'enfla. On parlait d'un « biribi » installé à Soyhières, pire que la Légion étrangère. Et la relève de la garde, devant l'Hôtel des Halles, au pas de l'oie, agaçait le public, malgré les effluves émoullientes de la fanfare militaire. Lassitude? Mécontentement? L'idéal de cohésion se désagrégeait lentement.

D'autres procès hantaient les esprits. Léon Froidevaux, rédacteur du *Petit Jurassien*, à Moutier, s'était permis des écarts de plume à l'égard de l'armée et des Alémaniques. Il avait écrit notamment qu'on n'osait pas distribuer des munitions aux troupes romandes. Un tribunal militaire bernois l'avait lourdement condamné à un an de prison ferme. Mon père qui ne prisait pourtant guère ce publiciste, avec lequel il avait eu maille à partir à Tripoli, pour des raisons tenant à la « dolce vita », était révolté d'un jugement si brutal. Or, peu de temps après, Froidevaux étant à Witzwil, des bombes tombèrent sur Porrentruy, et la troupe, formée de soldats romands, ne put intervenir... faute de cartouches! Colère générale, puis, comme sous l'Empire, tout finit par des chansons satiriques sur des airs connus. Mais le fossé s'élargit entre Romands et Alémaniques, et Léon Froidevaux connut les trompettes de la renommée. On appréciait son courage civique et son intrépidité.

Un autre incident, à peu près à la même époque — je ne puis le citer avec exactitude — fit aussi du bruit. La police de l'armée avait perquisitionné brutalement dans les bureaux du *Démocrate* (très francophile, mais loyalement helvétique), parce qu'on avait trouvé quelque part en Suisse des bombes enveloppées dans des exemplaires de ce journal. Tout avait été mis à sac. Mon père, écœuré, avait dit leur fait à des collègues bâlois se retranchant derrière les ordres supérieurs. Mais il le fut plus encore lorsqu'il dut enquêter, modeste défenseur de la société à 160 francs par mois, au sujet d'un vol d'argent. Un jeune officier de cavalerie, huppé et dandy, avait laissé traîner 5000 francs, affirmait-il — une fortune pour l'époque — dans sa chambre d'hôtel. Branle-bas, méfiance, soupçons, interrogatoires, filatures. Quelques jours après, les liasses égarées étaient retrouvées dans la poche-revers, rarement utilisée, de l'uniforme de gala dudit lieutenant. L'affaire fut classée, et mon pandore de père d'ajouter: « Si ça dure encore un moment, la Suisse est f...e. »

Notre famille elle-même ne fut pas épargnée par la tracasserie policière. Mon oncle et parrain, célibataire original, insouciant et folâtre,

toujours disposé à se rendre utile, avait remis un pli à un ami de Réchésy, à l'extrême frontière, deux fois en quatre mois, sur les instances d'une connaissance de Bâle. Arrêté, emmené à Porrentruy puis à Bienne, ce pauvre diable, désintéressé, qui n'avait jamais encouru une amende ou un jour d'arrêts, fier de son titre de courrier militaire, ne fut relaxé qu'après dix jours d'interrogatoire en un français tudesque. La preuve avait été fournie qu'il s'agissait d'un gros dindon, serviable à l'extrême et n'ayant pas touché un maravédis. Il rentra au village effondré; bien qu'ayant gardé la confiance de tous, autorités et combourgeois, il en subit un tel choc qu'il n'en guérit jamais, et ne put admettre que la justice, même militaire, puisse commettre d'aussi grossiers accidents de parcours. Il ignorait les ravages de l'espionite.

Et comme un malheur n'arrive jamais seul, ma bonne grand-mère, en cette fin d'hiver, trépassa subitement. J'ensevelis mon enfance avec elle.

PORRENTRUUY, MA VILLE

Dès avril 1916, Tripoli de Moutier s'étant vidé de son peuple, mon père fut muté à Porrentruy pour que toute la nichée puisse profiter des écoles supérieures de cette ville. La situation économique causant quelque souci aux autorités, on lui confia surtout la chasse aux accapareurs (beurre, pommes de terre, fruits, sucre, graisse) qui, venant de Bâle, s'abattaient sur l'Ajoie, avec l'aide d'indigènes, comme un essaim de sauterelles.

Nous logions à l'Hôtel des Halles, imposant et classique édifice du XVIII^e siècle, construit par les princes pour l'octroi, l'entrepôt des grains et le logis des fonctionnaires auliques. Vaste cour intérieure, maintenant couverte, façades à moellons massifs. Côté Grand-Rue, un fronton triangulaire, protégé par un avancement de la toiture, est orné de l'écu épiscopal tenu par des sauvages, tandis qu'au-dessous deux inscriptions s'entremêlent dans la frise: « Hôtel des Halles » et « Sous-préfecture » — réminiscence de l'époque française, sans qu'on puisse discerner quelle est la dominante.

L'office postal et le bric-à-brac des saisies occupaient alors le rez-de-chaussée, le tribunal et ses annexes siégeaient au premier étage et la maréchaussée gîtait à l'étage supérieur.

Impressions premières: le retour en Ajoie souriait à mes parents, rapprochés du lieu natal, mon père se destinait à un service spécial, je retrouvais le nid familial et la perspective de m'organiser librement en évitant les pensions bruyantes. Les fenêtres du logement, vaste et chaud, plongeaient sur l'Hôtel de Ville et la Grand-Rue, grouillante souvent de peuple et de soldats, animée les jours de foire et de marché, et le soir aux relèves de la garde. Une vraie loggia d'opéra!

Mais le Règlement de l'Ecole normale était formel: malgré la présence de ma famille, j'étais astreint à deux ans d'internat. Néanmoins, je me créai rapidement un statut hybride; je me rendais chaque jour chez mes parents, et ma mère m'avait aménagé une chambrette donnant sur une ruelle éclairée en fin de journée. Secouant l'esprit grégaire, je prenais des bouffées d'air libre, je lisais enfin le journal, je commençais à nouer des amitiés avec de jeunes Bruntrutains, gymnasiens pour la plupart, en dehors de la secte normalienne, amitiés qui se renforcèrent au cours des vacances et des années suivantes. Je n'étais plus un pingouin, pas encore un albatros!

Porrentruy, l'antique cité aux rues pavées et parallèles s'étirant entre le château et les collèges, aux demeures révélant des cours imprévues comme des oasis, des escaliers en colimaçon, des linteaux sculptés, des fenêtres à meneaux, aux maisons bourgeoises frileusement enlacées l'une à l'autre, aux hôtels qui n'attendent que carrosses et nobliaux — Gléresse, les Halles — gracieuse comme une dame du Grand Siècle, avec ses faubourgs, ses portes moyenâgeuses, sa silhouette élégante quelque côté qu'on la découvre, m'envoûta. J'y trouvais, sans pouvoir l'exprimer, des contrastes entre l'ordonnance impériale, solide et germanique des rues et les traits du paysage baignant dans une douce lumière de France.

Aussi oubliai-je vite Moutier, ses gorges, ses pâturages, même mes amis prévôtois si directs, sans préjugés et bons enfants. A cet âge... Dès qu'on quitte le cœur de la ville, les collines qui l'enserrent — le Banné, la Perche, Lorette, le Fahy — invitaient l'adolescent à herboriser, rêver, rimait, aimer, face au paysage nonchalant et complice et aux horizons mauves des Vosges en bataille.

Elle était belle, ma cité, en 1916, belle de sa vocation réalisée, capitale minuscule d'une minuscule marche suisse au seuil des Gaules et de la Germanie, martiale malgré sa grâce et ses atours vieillots de baronesse. Elle s'éveillait alors et s'endormait au son des fanfares, groupées

souvent dans un cadre régimentaire, de régiment, brigade ou de division. Les anciennes marches de Diesbach et de Courten retentissaient dans ses vieux murs. Des batteries de campagne, installées pour le tir contre avions, trônaient à la Perche. Et des projecteurs, depuis Lorette, fouillaient le ciel chaque soir, dévoilant parfois, à la joie de curieux, des ombres chinoises qui sacrifiaient à l'orée d'un bois à quelque divinité du temple de Vénus.

Et chaque nuit, à heure fixe, fidèle au rendez-vous, le grondement du canon d'Alsace et de Belfort arrivait *morendo*.

En certains endroits, la troupe avait installé des appuis en bois pour tirer au fusil contre les avions. Et nos Gaulois d'Ajoulots de rire et d'appeler ça du « tir au pigeon », tout comme ils se riaient des prescriptions enjoignant de se mettre à l'abri en cas de tirs sur avions. Chacun tenait à jouir du spectacle et nos soldats tiraient si haut, paraît-il, que les balles ne redescendaient plus! Heureux peuple, qui acceptait tout gaillardement.

Les relevés de garde, à 18 heures, se faisaient en grand apparat avec fanfare, drapeau, pas cadencé et défilé entre l'Hôtel de Ville et les Halles, devant un public de badauds, comme à Buckingham ou à Potsdam. Que la troupe ait atteint pareil degré de préparation démontrait combien nos milices avaient pris du métier. Emerveillé, j'assistais aux évolutions de la garde et à la transmission de la consigne que je répétais mentalement. J'aurais donné beaucoup pour évoluer devant ce parquet de Bruntrutaines aguichantes! Narcissisme ou sexualité inconsciente? Ou réveil du puéril *condottiere* italo-suisse de Tripoli?

Parfois le fringant divisionnaire de Loys, la coqueluche des dames de la bonne bourgeoisie, disait-on, assistait à la cérémonie. Uniforme gris-vert, bottes jaunes, stick, visage glabre, il jouait son rôle comme un dieu antique, dédaigneux et indifférent, domptant la troupe, les politiciens et Léviathan.

1916-1917: VARIATIONS EN CLAIRS-OBSCURS

Si le début et la fin du grand conflit, dans tous les détails, se situent dans ma mémoire selon un ordre chronologique que rien ne dérange, les événements de 1916 à juillet 1918 se déroulent dans la pénombre, ou pour le moins dans une zone grise où les mois se fondent et se confondent. Comme le prisonnier d'une longue détention, je classe les faits vécus

en fonction de repères choisis dans mon existence personnelle : avril 1916, installation de la famille à Porrentruy et semi-externat ; avril 1917, externat ; automne 1917, typhus et hôpital ; juillet 1918, grippe, luttés ultimes contre les Centraux. Puis le canevas de mes souvenirs s'illumine de nouveau comme celui de 1914.

L'Ecole normale participait volontiers aux cérémonies populaires, et nous en étions fiers. Il me souvient du 1^{er} août 1916 et de celui de 1917, bien que j'aie tendance à les juxtaposer. Une fois, devant la foule assemblée, sur l'esplanade des Tilleuls, peuple et soldats, nous avons chanté notamment l'hymne de la landsgemeinde d'Appenzell, inconnu sur sol d'Ajoie et qui fut écouté religieusement. Après un discours de M. Germinet, un long colonel, basané, l'œil ardent, le geste bref, avait apporté le salut de l'armée et rappelé sa mission. Etonné, j'entendais qu'on l'appelait « Brissago ». Naïvement, je l'aurais nommé ainsi. Sept ans après, le colonel Sarrasin, cdt du 1^{er} corps d'armée — c'était lui ! — inspectait ma section à Wallenstadt.

L'année suivante, en 1917, on fêta aussi le 1^{er} août dont les détails me revinrent à l'esprit trente ans après, de fulgurante façon, lors d'une conversation impromptu avec mon collègue et ami Albert Picot, conseiller d'Etat et conseiller national, de Genève, qui me conta qu'il avait pris la parole à Porrentruy, sur l'esplanade des Tilleuls, comme capitaine-adjutant du régiment genevois, à l'occasion de la fête nationale. En un lieu, je reconstituai le visage de Picot, son regard clignotant de myope — l'Ecole normale était assemblée au pied de la tribune officielle — la fanfare et sa clique jouant une marche ronflante, puis l'arrivée d'un personnage officiel, le conseiller fédéral Gustave Ador, frénétiquement acclamé par une foule immense abritée sous des parapluies. La pluie tambourinait ; soldats de Genève et Ajoulots, stoïques, s'efforçaient d'écouter un magistrat dont la Suisse romande attendait beaucoup après la pénible affaire Hoffmann.

La guerre semblait sans issue. Ma mère se lamentait sur la hausse des prix ; on parlait d'introduire les jours sans viande et la carte de sucre. A l'école, l'arrivée du charbon n'étant pas assurée, on avait prévu de fermer certains locaux pour l'hiver. Cette situation découlait, disait-on, du blocus des Alliés et de la guerre sous-marine menée par les Allemands.

Je passai les vacances de l'été 1916 à Bonfol, chez mes parents maternels, à 12 kilomètres de Porrentruy, à 3 kilomètres du front des belligé-

rants. Climat plus serein qu'en ville. Sans la présence active de la troupe, nul n'aurait pensé à la guerre. Je retrouvai l'agreste vie d'avant 1914, des tartes aux prunes, des « gugelhopfe », du lait et des œufs à satiété, du lard et du pain bis, et l'amicale chaleur d'une famille paysanne, plus préoccupée des orages, de la grêle et des campagnols que de la bêtise des hommes et du cliquetis des armes.

L'annonce de la mort de l'empereur François-Joseph de Habsbourg avait été considérée comme un événement marquant la fin de la guerre, alors que, quelques mois après, deux faits qui devaient changer le cours de l'histoire du monde, n'émouvaient guère. Ce souverain, dont l'effigie m'était bien familière par ma collection de timbres, quittait une vallée de larmes et de misère après avoir occupé l'avant de la scène pendant plus d'un demi-siècle. Et M. Germiquet en avait profité pour brosser à sa façon une fresque des ravages exercés par cette réactionnaire dynastie, tandis que M. Bourquin, lecteur du *Journal de Genève* et du *Temps*, nous prédisait, en visionnaire, l'explosion des nationalités dont le vieil empereur avait été le seul lien, et l'avance des Slaves au détriment de l'Occident. Les « Slaves », c'est-à-dire les esclaves selon Gobineau. Ce sont leçons qu'un adolescent curieux n'oublie pas.

La mort de François-Joseph ne hâta pas la fin du conflit. Certes, des déserteurs allemands et français passaient la frontière, venant de la vallée de la Largue. Les « héros fatigués » parlaient de Verdun comme d'une boucherie. Des noms nouveaux de chefs tenaient l'affiche... comme, dans une saison théâtrale: Pétain, Sarrail à l'abondante chevelure de poète, Nivelle brocardé pour son nom par les chansonniers. L'usure se faisait-elle donc sentir partout?

Dans le courant de l'hiver (ce devait être en janvier ou février 1917), plusieurs divisions furent brusquement mises sur pied. Porrentruy regorgeait de troupes en transit. L'angoisse planait, on ne savait pourquoi. Et je n'oublierai jamais la traversée de la ville par des compagnies fantômes de la division bernoise: soldats harassés, hagards, titubant, sections réduites à quelques hommes, certains ayant même encore la force de se soutenir par des chants. Vision de déroute. Le divisionnaire Gertsch, qui les commandait, avait ordonné des marches forcées, avec paquetage complet et 120 cartouches, à des soldats non entraînés, depuis les places de mobilisation jusqu'à la frontière, en deux étapes. On parlait de Berthoud-Crémines, puis de là en Ajoie. La colère grondait dans le

public et des bruits s'enflaient: décès, suicides. Et les soldats marchaient, marchaient comme des automates vers Damvant, Fahy, Bure, Boncourt. J'entends encore le père Gosteli, jovial agent de la police locale, s'écrier sur le seuil de l'Hôtel de Ville: « Si ce divisionnaire s'amène, je lui f...s une paire de « baffes ». Tant pis pour le Conseil de guerre! »

Certes, nos soldats, quels que soient les contingents cantonaux, étaient toujours accueillis avec cordialité par nos populations, en ville et dans nos villages. Mais l'armée, en tant qu'institution, provoquait l'ire, les railleries ou les protestations par son prussianisme, ses procédés tâpillons ou déraisonnables, son drill inhumain et exagéré. L'esprit de 1914, la ferveur ressentie à Moutier au moment où nos bataillons marchaient vers la frontière et qui avait électrisé un collégien de 14 ans, avait disparu. Le pays vacillait.

EVÉNEMENTS IMPRÉVISIBLES DE PORTÉE MONDIALE

Deux événements se produisirent coup sur coup, en ce printemps 1917, qui bouleverseraient la structure du monde, et peu de critiques, du moins chez nous, leur attribuèrent l'importance qu'ils méritaient: la Révolution russe et l'entrée en guerre des Etats-Unis d'Amérique. Les hommes sont incapables de saisir les lignes de force de l'histoire sans avoir quelque recul.

La Révolution russe apparut d'abord presque comme un fait divers. On n'aimait pas le tsarisme qu'on associait à l'obscurantisme, aux moujiks, au knout, aux déportations en Sibérie. Néanmoins, le rouleau compresseur russe aidait à abattre les Centraux. D'ailleurs, l'Empire russe était si vaste, si éloigné qu'il ne semblait guère nous émouvoir, ni dans ses succès, ni dans ses revers. Et des noms inconnus en « sky », comme Kerensky ou Trotsky, ne nous rappelaient rien. Ce n'est que dans le courant de l'été, lorsque des divisions entières se mutinèrent et que des soldats russes d'un corps expéditionnaire en France désertèrent en masse — beaucoup passèrent à Porrentruy, grands gaillards blonds et déguenillés — qu'on dut se rendre compte que l'immense Russie abandonnait la lutte. Déception: on ne parlait plus que de « ces salauds de Russes » et des lâches déserteurs.

Aussi quand éclata l'affaire Hoffmann — je relisais les journaux avec fièvre — conseiller fédéral saint-gallois prêt à s'entremettre pour

une paix séparée germano-russe, de connivence avec le jeune conseiller national Robert Grimm ¹, qui s'était rendu à cet effet en Russie, ce fut un tollé général, qui nous scandalisa plus que l'incident dit des colonels. Nous en parlions ouvertement avec nos maîtres, qui y voyaient une manœuvre in extremis pour sauver les Centraux de l'écrasement. Nul ne pensait qu'on cherchait peut-être à arrêter une épouvantable tuerie ou à obéir à quelque sentiment idéaliste. Et surtout on craignait le pire: l'entrée des Alliés en Suisse comme mesure de représailles. Tout rentra dans l'ordre par la démission de Hoffmann et l'entrée du Genevois Gustave Ador au Conseil fédéral. Mais le fossé s'était élargi entre Alémaniques et Romands.

Quant à l'entrée en guerre des Etats-Unis, elle ne provoqua pas un enthousiasme délirant. On sentait que l'Amérique, comme un matador, donnerait le coup de grâce à l'Allemagne. Mais quand? Dans nos milieux, nul ne supputait la puissance industrielle et militaire du nouvel allié, ni surtout qu'il finirait par supplanter la vieille Europe. On avait tant parlé du rouleau compresseur russe qu'on se méfiait du mirage.

Il me souvient d'une photo représentant le général Pershing, chef du corps expéditionnaire américain, coiffé d'un chapeau genre boy-scout, débarquant en France au cri de: « La Fayette, nous voici! » Et les USA devinrent subitement à la mode par leurs marches militaires (« For ever », « Sous la bannière étoilée »), leur drapeau à quarante et quelques étoiles, leur président Wilson à face glabre de clergyman, leurs rasoirs de sûreté, leur cinéma, leurs onesteps et leurs twosteps.

La mort de François-Joseph, l'entrée en lice de l'Amérique, le fameux: « On ne passe pas! » de Verdun éveillaient des espoirs de paix. On s'accrochait à toutes les lueurs: l'intervention du pape, la social-démocratie allemande qui travaillait dans les coulisses.

Soudain, la flamme vacillante s'évanouissait: mutinerie de soldats français après une offensive sanglante au Chemin-des-Dames, forfaiture des ministres Caillaux et Malvy, espionnage de Mata Hari, danseuse mondaine. L'armée italienne, battue à Caporetto, sur la Piave et l'Isonzo, reflua vers la plaine du Pô. On la couvrait de sarcasme: je savais dans quelles conditions géographiques elle devait se battre, j'en prenais

¹ Mon futur collègue au Conseil national, au BLS et dans diverses commissions, avec lequel j'entretins d'excellentes relations, bien que l'homme fût dur et volontaire mais expéditif, travailleur acharné.

la défense et on me traitait ironiquement de « capiane ». Le petit généralissime Cadorna démissionnait. La guerre, broyeuse d'hommes, faisait surgir des chefs nouveaux: Pétain, Clemenceau, Foch. Et les Allemands continuaient à tenir en France et à s'enfoncer en Russie et dans les Balkans. Comme un incendie qu'on croit maîtriser et qui reprend de plus belle. Les étincelles nous atteignaient...

L'Ajoie était survolée souvent. Les communiqués signalaient l'incident par: « Des avions de nationalité inconnue... » Or, par un beau soir de printemps, deux bombes tombèrent à Porrentruy sur une villa, à la route de Courtedoux. Les projecteurs fouillaient le ciel, canons et mitrailleuses tiraient dans la nuit. Nous suivions ce spectacle insolite des fenêtres de notre logement.

Le lendemain, il n'y eut qu'un cri: « Ce sont les Boches! » On croyait découvrir vingt indices. Huit jours après, l'enquête officielle révélait qu'il s'agissait d'un avion français égaré.

(A suivre)

Colonel EMG Virgile MOINE

